HAL
open science

L'évolution des langues dépend-elle de la densité des locuteurs ?

François Jacquesson

To cite this version:

François Jacquesson. L'évolution des langues dépend-elle de la densité des locuteurs ?. Études finno-ougriennes, 1999, 31, pp.27-34. halshs-00008430

HAL Id: halshs-00008430

https://shs.hal.science/halshs-00008430v1

Submitted on 13 Dec 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Association pour le Développement des Etudes Finno-Ougriennes
Colloque Gyarmathi
Deux cents ans après l'Affinitas: regards sur Gyarmathi et les réalités finno-ougriennes

François Jacquesson

L'évolution des langues dépend-elle de la densité des locuteurs?

Mon propos ici, dans le cadre de ces journées consacrées à honorer la mémoire de Samuel Gyarmathi, est de réfléchir au problème de l'influence de la densité des populations de locuteurs sur la conservation des parlers. En jetant les bases de la linguistique ouralienne, Gyarmathi identifiait des similitudes morpho-syntaxiques et lexicales. Il cernait une sorte de squelette de ces apparences d'êtres organisés que sont les langues et, à l'époque de Lamarck (qui a 55 ans en 1799) et de Cuvier (qui en a 30), en comparant les squelettes, il pouvait faire, d'après le fait avéré de la communauté de structure, l'hypothèse d'une communauté d'origine.

En vérité, il y a une grande différence entre le "squelette" d'une langue et le squelette véritable d'un reptile ou d'un mammifère. Il est remarquable que la démarche soit dans une certaine mesure inverse. Car si l'identification d'une structure commune aux mammifères, par exemple, allait se faire assez vite, mais susciter longtemps des débats d'interprétation entre partisans de Cuvier et ceux de Geoffroy Saint-Hilaire, inversement, Gyarmathi n'hésite pas à induire de l'*affinitas* une communauté d'origine alors qu'il ne se soucie pas de dégager une organisation commune.

Cette différence, dans des démarches historisantes par ailleurs si parallèles, tient d'abord à l'objet de l'histoire. Les vertébrés ont une épine dorsale, les langues, subtils arrangements sonores lancés à travers un peu de temps et d'espace, n'en ont apparemment pas. La quête des universaux linguistiques qui feraient aux langues comme la radiographie de leur structure à toutes, pour être dans l'enfance, n'est cependant pas sans résultat, notamment dans le fait qu'il y a dans tous les cas une chaîne parlée comme il y a une succession de vertèbres, mais nous sommes encore loin de voir comment dans cette chaîne la spécialisation des éléments fonctionnels se fait, et surtout s'il se produit des "adaptations au contexte" qui expliquent les singularités des organisations particulières des langues.

Pourtant, c'est de ce dernier plan, celui des interactions entre la pratique linguistique et le milieu que je voudrais parler aujourd'hui. Les langues altaïques, et à un moindre degré les langues ouraliennes, ont réputation d'être conservatrices. Elles ont retenu l'attention des typologistes comme des historiens des langues pour leur stabilité de structure, dans l'espace comme dans le temps. Sans doute les premiers témoignages ne sont-ils pas très anciens, puisqu'il s'agit des inscriptions turkes de Mongolie et du haut Iénisséi, entre VIe et VIIe siècles. Mais il est certain qu'entre le turk des inscriptions et le kirghiz ou le turc anatolien d'aujourd'hui, le ressemblance est saisissante. Entre le mongol de l'*Histoire Secrète* (XIIIe siècle) et le khalkha d'aujourd'hui, il y a moins de différence qu'entre le français du XVIIe siècle et le nôtre. D'autre part, au plan synchronique cette fois, le turk, le mongol, et le toungouse ont tellement de traits communs - et certains de ces traits sont communs aussi avec les langues ouraliennes - que Matthias Alexander

Castren en avait été frappé dès ses premiers voyages. D'ailleurs, l'inclusion du tchouvache dans le travail de Gyarmathi, dans la 3ème partie parmi les langues ouraliennes, quoiqu'il s'agisse d'une erreur, traduit cette proximité de structure. C'est cette proximité de structure, justement, qui a fait à la fois la force et la faiblesse du regroupement dit "altaïque", dont on a parfois soupçonné qu'il s'agissait d'une convergence.

Souvent, lorsqu'ils parlent de convergence, les linguistes veulent dire "hasard", "ressemblance fortuite". Mais le mot de convergence a en réalité un tout autre sens. S'il y a convergence entre les cétacés et les poissons, quoique les premiers soient des mammifères qui ont eu deux paires de membres, ce n'est nullement le fait du hasard, mais le résultat d'une adaptation au milieu, en l'occurrence à l'hydrodynamique. En linguistique, il peut bien entendu se produire des ressemblances fortuites, comme ce mot *bad* qui se trouve avec le même sens en anglais et en persan - mais personne n'irait parler à ce sujet de convergence. Si le mot de convergence dans le cas des langues altaïques, et dans une certaine mesure ouraliennes, doit être pris sérieusement, il implique l'hypothèse d'une pression contraignante du milieu, qui modèlerait les langues qui y sont parlées.

Je crois que personne ne soutiendrait exactement une telle hypothèse. Nous savons qu'une des premières choses dont se convainquit Boas lors de ses premières enquêtes américaines, c'est que la tradition culturelle primait sur le milieu. Les techniques humaines consistent, et de plus en plus, à reconstituer partout où on est un monde familier. Le langage est certainement au premier plan parmi ces techniques d'appropriation de la nature, et on ne peut pas soutenir sérieusement qu'une langue reflète un milieu, pas plus d'ailleurs qu'elle ne se borne à transcrire une structure sociale.

Cependant, il est un autre aspect de la question. S'il est impossible de "faire parler" les structures linguistiques, de les "traduire" directement en termes de structures sociales par exemple, il reste que la pratique de la parole n'est pas la même dans toutes les circonstances. Il est bien connu qu'il existe des régions où les langues sont extrêmement nombreuses, tandis que dans d'autres régions on peut parcourir des centaines de kilomètres en changeant seulement de temps à autre de dialecte. Parmi les premières régions, on peut citer le Daghestan dans l'est du Caucase, la Nouvelle Guinée, les régions bordières de l'Assam et de la Birmanie. Wick Miller[1] signale le cas des 20 villages *pueblos* en New Mexico et en Arizona, où l'on parle 9 langues différentes; la langue zuni n'est parlée que dans l'un d'eux, et la culture pueblos existe depuis plus de mille ans. Dans tous ces cas, la question se pose de savoir pourquoi de vallée à vallée, parfois de village à village, les locuteurs parlent un langue distincte. Il existe à cette circonstance un certain nombre de réponses. Mais c'est à l'autre extrémité du prisme que nous nous intéressons aujourd'hui, les régions où les langues sont semblables ou presque sur des étendues immenses, ces régions où Gyarmathi, le premier, porta une méthode qui allait devenir la linguistique comparée. Là encore, il existe au monde plusieurs régions de ce genre. Si l'Eurasie d Nord est un cas des plus notoires, il s'en trouve d'autres, tantôt à latitude égale, comme au Canada l'immense extension de quelques groupes de langues, inuit, athapascan, algonquien, tantôt sous des latitudes tout-à-fait différentes comme les

---

1 Voir note suivante.

langues numiques (groupement uto-aztèque) du Nevada[2], ou plus près de la France l'extension des parlers berbères de l'Atlantique à l'Égypte.

J'entends bien l'objection : "comment voulez-vous, me dira-t-on, qu'il y ait dans de telles régions des langues si différentes, quand il n'y a presque personne pour les parler ? Si les Toungouses de Sibérie parlent presque partout pareil, c'est tout simplement qu'ils sont très peu!" Mais je réponds à mon tour que c'est là une profonde erreur de jugement. La Sibérie elle-même suffit à le montrer, où nous trouvons encore, accrochés aux grands fleuves ou aux rivages du Pacifique, plusieurs petits groupes dit paléo-sibériens, presque tous distincts les uns des autres. Le petit nombre des locuteurs, comme dans le cas des 20.000 Nenets répandus sur 2000 kilomètres, ne suffit pas à établir l'homogénéité des parlers; parfois au contraire, règle commune des parlers isolés, elle provoque la singularisation. C'est dons moins le petit nombre des locuteurs qui est responsable de l'homogénéité des parlers, que leur dispersion. Ce qu'il faut opposer, c'est en effet la logique des parlers denses, et celle des parlers dispersés. Et voici pourquoi.

Dans toutes les langues, il se produit des innovations. Ces innovations sont plus ou moins fréquentes selon le feuilletage social (j'entends par là la façon dont une société se subdivise en strates ou groupes dont les actions interfèrent), mais elles existent toujours. Cependant, toutes ces innovations ne passent pas dans l'usage. Certaines se condensent chez une catégorie particulière d'individus, d'autres se répandent, mais la grande majorité disparaît presque aussitôt. C'est du moins ce qui se passe dans des sociétés comme les nôtres.

L'innovation linguistique fonctionne d'une façon assez comparable à l'innovation génétique. Comme on sait, une espèce vivante se caractérise par l'échange constant dans la population d'un stock de gènes. Si le brassage des gènes, ce qu'on appelle le "flux génétique", ne se fait pas régulièrement, certaines parties de la population vont prendre une physionomie particulière. Au cas où la situation se normalise, les innovations en cours vont être réabsorbées dans la circulation générale; si la situation ne se normalise pas, mais que certains groupent sont isolés des échanges généraux (c'est à dire qu'il y a ségrégation, isolement reproductif), ces groupes prennent rapidement des traits spécifiques et, à terme, leur isolement génétique devient irréversible. C'est ainsi que se forment de nouvelles espèces. C'est ainsi que souvent se forment de nouvelles langues. Si le flux des échanges d'énoncés entre locuteurs se poursuit uniformément, la langue est stable. Cela ne signifie pas qu'elle n'évolue pas, mais cela signifie que les innovations se répandent uniformément dans le flux des échanges. Si une population se sépare des autres, du point de vue du flux des échanges, les innovations de la souche qu'elle quitte ne l'atteindront plus, mais les siennes propres vont la singulariser.

---

2 Wick R.Miller; 'The Ethnography of speaking' in HNAI, vol. Languages, p.222. "The aboriginal inhabitants of the Great Basin spoke one of the Numic languages - Mono, Northern Paiute, Panamint, Shoshone, Kawaiisu, or Ute (including Southern Paiute and Chemeheuvi dialects) - or Washoe, an unrelated Hokan languuage. The Basin people were nomadic hunters and gatherers, living in an area of low population density. In the sping and summer the group usually consisted of one or two related families. In the late summer or early fall, larger but more temporary groupings of 50 to 200 would form for one or two weeks for rabbit or antelope hunting (...) It is not clear if there were permanent localized kin-based groups. Likely such groups existed but not in all parts of the Basin. But in either case, the shifting nomadic group produced an unbounded speech community." W.R.Miller oppose le cas de ces populations peu denses à celui des Pueblos.

Maintenant, il faut remarquer deux choses qui sont importantes pour nous. La première, est que les innovations se répandent d'autant plus rapidement que les groupes sont denses, c'est-à-dire que les petits groupes isolés dans un coin peuvent se singulariser très vite - et c'est une des raisons majeures pourquoi la lexicostatistique ne peut pas se transformer en datation absolue. La raison en est qu'une innovation, pour être intégrée, doit être acceptée comme monnaie courante, et que cet accord est plus rapide dans un groupe limité en communication constante que dans des groupes vastes où le circuit de feed-back est long et aléatoire. Autrement dit, l'isolation linguistique d'un petit groupe peut se faire de façon parfaitement volontaire : si les Serbes décident qu'ils parlent une autre langue que les Croates, ils peuvent monter en épingle leurs cinq ou six traits distinctifs, saisir tous les shibboleth qui passent, les généraliser par analogie, et dans deux ou trois siècles la communication entre les deux populations sera en effet difficile. Le locuteur peut intervenir efficacement dans la vitesse d'évolution linguistique, puisque le nerf du prooblème est la circulation de la parole.

Le second point, ou contrepoint, est qu'un groupe dispersé n'est pas forcément désuni. Nos Samoyèdes ou nos Toungouses sont répandus sur des espaces immenses, en petits groupes. Mais ils se visitent régulièrement pour certains, à cause des mariages, des nécessités de l'exogamie, et moins régulièrement pour d'autres, à cause par exemple des achats ou échanges de rennes reproducteurs. Les deux faits sont d'ailleurs souvent liés, notamment à l'occasion des foires annuelles[3]. Le contact n'a lieu parfois que tous les dix ans. Le fait est avéré autrefois comme encore de nos jours. Ainsi Shirokogoroff, dans son *Social Organization of the Northern Tungus*, p.57, note par exemple

> "De temps en temps, les Toungouses vivant près du lac Baïkal visitent les Toungouses Barguzin pour affaires, et peut-être pour des questions de mariage".

A propos des Toungouses de Nerchinsk, le même auteur ajoute

> "Ce groupe s'est formé peu à peu de divers clans qui l'ont rejoint à différentes époques. Ils incluent par exemple des groupes qui ont émigré de la taïga des Bargouzin, du lac Baïkal, ou de Manchourie; le groupe de l'Olokma les a rejoints récemment, mais conserve ses relations avec ceux du gouvernement de Yakoutie".

Il est clair que ces groupes-là n'ont aucun intérêt à laisser les innovations enrayer le flux très faible des énoncés communs. La rareté des contacts, mais aussi la nécessité des contacts, font que la langue commune n'innove qu'au millimètre, et que dès que possible, les innovations sont repassées au moule de la pratique communautaire. Il en résulte l'impression de langues figées.

Il n'en est rien, naturellement (du moins tant que la concurrence du russe n'en fait pas des langues de musée), mais la situation est due au fait qu'au lieu d'avoir des flux tendus, comme on dit en économie, on a des flux lâches: au lieu d'avoir des échanges denses, on a des échanges dispersés. Les innovations sont donc suspendues, et recalibrées ou abandonnées au profit de l'inter-compréhension. Si les groupes étaient ou

---

3 Shirokogoroff SONT: 229 dit que les mariages ont lieu souvent hors des saisons de chasse, i.e. ou bien entre la chasse du maral et celle de l'écureuil, ou après les chasses à l'écureuil lors des foires annuelles, ou entre les chasses d'hiver et le début de la saison du maral. Il ajoute que le mot toungouse ou mongol pour "mariage" (TG kurim, MG lit. kurim, Yakoute kurum] est lié au verbe manchou gurimbi "aller de place en place, nomadiser", et chez les Manchu le terme kurim "refers to that part of the wedding when the bride is brought to her husband's father's house".

se voulaient réellement isolés, chacun dans leur coin de taïga ou de toundra, et oublieux de leurs cousins, on aboutirait à une situation de type "paléosibérien".

Une situation analogue est bien connue en tibétain. Nicolas Tournadre explique que sur le vaste plateau tibétain co-existent deux types culturels, d'une part les gens des vallées fertiles, comme celle du Tsang-Po ou de Lhassa, d'autre part les éléveurs des zones d'altitude. Les premiers vivent dans de solides maisons de pierres, les seconds dans des tentes adaptés à leur mode de vie migratoire. Les premiers ont spécialisé des dialectes très différenciés, qui à l'heure actuelle sont souvent des langues distinctes, les seconds ont au contraire partout où ils vont un parler uniforme, et enserrent le vaste réseau des hauteurs du Tibet dans une langue unique, parlée par très peu de gens.

Il y a donc bien une influence du milieu sur la langue. Non pas parce que la température influe sur le canal phonatoire, ni l'ensoleillement sur l'aire de Broca! mais parce que le climat influe sur les ressources, qui conditionnent la dispersion des familles, ou plus exactement leur densité. Or, cette densité, si elle est très faible, ralentit l'acquis des innovations, et donc les gèle: la langue paraît conservatrice. Elle l'est en effet. Et le Kazakh d'aujourd'hui dans sa steppe parle une langue qui ressemble très fort à celle des stèles du VIIe siècle, comme celle de Tonyukuk où l'on pestait déjà contre l'influence des Chinois!

Pour finir, je voudrais essayer de pousser le raisonnement un peu plus loin. Cette autorégulation sur la longue durée qui se produit dans certaines circonstances, qu'on observe dans des zones où les gens doivent vivre en petits groupes épars mais liés, finit-elle par engendrer des structures linguistiques particulières ? Car cette convergence des trois groupes altaïques dont nous parlions au début, si elle ne résulte pas, ou pas seulement, d'une ascendance commune, il faut bien qu'elle exprime quelque chose de commun: si ce n'est l'ascendance, ce sont les communes conditions - certes pas l'hydrodynamique, mais du moins la dynamique particulière des paroles gelées.

En effet, dans les interactions lointaines, tant dans le temps que dans l'espace, et dans une situation où les aspérités nouvelles sont érodées à mesure qu'elles se proposent, on peut aussi présumer que les aspérités anciennes disparaissent au profit d'une langue commune qui, pour être "héritée" au sens traditionnel du terme, n'en prendra pas moins les caractères d'une *lingua franca*. Dès lors, pour dire les choses d'une autre façon, on peut s'attendre à voir, par une sorte de sélection naturelle, fleurir dans ces langues de grande étendue et de faible densité d'échanges, des traits qui caractérisent d'ordinaire les langues artificielles parce que rationalisées, à savoir la disparition des exceptions, la normalisation de la morphologie, la rigueur de la syntaxe. C'est là du moins une hypothèse qu'il me paraît utile de creuser.

Ainsi, ce n'est sans doute pas un hasard que dans sa revue mémorable des langues d'Amérique du Nord, "La structure de la Phrase dans les langues indigènes de l'Amérique du Nord"[4], le grand linguiste polonais Milewski discernait dans ce très vaste ensemble seulement quelques groupes à morphologie analytique: l'algonquien, le na-dene, et l'uto-aztèque - précisément ceux qui se répandaient en continuums dialectaux sur des surfaces gigantesques. Encore faudrait-il regarder le détail des faits.

---

4 Repris dans le volume posthume, *Etudes typologiques sur les langues indigènes d'Amérique*, Krakow, 1967.

Aussi peut-on supposer qu'un bon nombre des caractères des langues altaïques, sans nier aucunement qu'ils aient eu leur part d'héritage (car ceci n'est pas contradictoire avec cela) s'expliquent par les conditions sociales d'interlocution.

Qu'en est-il, dans ce cadre de réflexion, des langues ouraliennes ? Les langues ouraliennes offrent tout un arc-en-ciel de stituations. A une extrémité du prisme, on trouve celles qui ressemblent étroitement au type dit altaïque par la morphologie et la syntaxe, notamment les langues samoyèdes et ob-ougriennes, mais le mordve aussi, qui a innové à partir de là. A l'autre extrémité, on trouve les langues finnoises qui, si elles manifestent une sensibilité à la définitude du patient qui les rendent remarquables en Europe, n'en marquent plus le nombre dans le verbe, et ont à peu près perdu le parallélisme si frappant plus à l'est entre les morphologies nominales et verbales - si tant est qu'elles l'aient eu. Or, c'est bien cette morphologie qui avait d'abord retenu Gyarmathi, qui donne une place importante à la comparaison des suffixes personnels. Les langues ouraliennes offrent donc un bon exemple - mais il n'est certes pas le seul - d'un groupement de langues dont la structure fondamentale se différencie dans l'espace et dans le temps selon des gradients à peu près parallèles : de l'est à l'ouest, on trouve des langues où le parallélisme verbo-nominal et la tendance analytique disparaissent peu à peu au profit de langues flexionnelles à verbes morphologiquement spécialisés.

Il n'est donc pas mauvais de dire un mot ici des langues qui m'ont occupé, et qui sont justement ces langues plus analytiques, où le parallèle morphologique entre la construction du syntagme nominal et celle de l'énoncé entier paraissent être des versions à deux échelles différentes du même modèle. Je consultais il y a quelques semaines pour cet exposé la bibliographie des langues samoyèdes. Je crois que ce petit peuple peut se vanter d'avoir suscité beaucoup plus de pages qu'il n'a de locuteurs. Castren, Donner, Dolgix, Künnap, Tereshchenko, Lehtisalo et Hajdu, Dul'zon et Bekker et d'autres collègues en Russie, nos collègues finlandais Salminen et Janhunen, dont je regrette l'absence aujourd'hui, d'autres encore, ont consacré des livres entiers aux parlers d'une population que sa bravoure seule, il est vrai, suffirait à rendre illustre. Janhunen, qui déclarait avec une conviction polie par l'humour que la grammaire du samoyède était à peu près celle du *glottal stop*, donnait en 1986 25.000 Nenets étendues sur plus de 2.000 kilomètres. Voilà typiquement les situations que je décrivais plus haut : une population clairsemée, une dialectalisation très faible.

La situation est déjà un peu différente dans les villages vogouls et ostyaks (mansi et xanty), car cette fois les signes avant-coureurs de la civilisation se font sentir. Je veux dire les traits significatifs de la sédentarisation, et j'aimerais noter au passage aussi cette activité très curieuse du point du vue ethnologique qu'est la récolte du miel, à la fois parce que Robert Gauthiot en avait traité autrefois chez ces mêmes populations, et parce que ces dernières années l'intérêt de cette pratique a été mise en évidence dans plusieurs régions du monde, chez les Pygmées par exemple. Avec la sédentarisation, c'est-à-dire les ressources suffisantes dans une zone restreinte, et le recours aux plantes domestiquées autant qu'aux bêtes, vient l'organisation centralisée de la communauté, et la dialectalisation. Car une des premières choses qu'on observe en s'occupant de vogoul ou d'ostyak, est qu'il faut toujours préciser de quel parler il s'agit, tellement ils peuvent être différents. Laissez-moi dire en passant qu'il serait temps de faire un atlas linguistique qui nous guide parmi ces variétés.

Tout ceci montre clairement qu'on ne peut pas considérer les observations que je fais ici comme un "modèle", encore moins comme une "théorie". Je ne veux pas du tout revenir aux théories stadiales de l'époque de Marr. Au contraire, au lieu de prétendre que les langues reflètent dans leur structure les étapes obligées par quoi passeraient toutes les cultures matérielles ou sociales, je veux montrer que la structure des langues peut être affectée par les conditions de vie du groupe, et ne dépend pas strictement d'une généalogie. L'exemple des populations ougriennes est à cet égard très frappant, et là encore nous voici ramenés à l'oeuvre de Samuel Gyarmathi : hongrois, vogoul, ostyak, sont des langues proches, mais on ne saurait nier que les modes de vie soient différents. On sait que quelques uns parmi les Hongrois ont eu du mal à accepter le fait qu'ils étaient linguistiquement cousins de ces villageois épars de la Sibérie occidentale. Il ne faut donc jamais "traduire" mécaniquement un état de langue, de quelque critère qu'on se serve pour décrire ces états linguistiques, en état social. Il faut au contraire considérer les langues comme des structures plus "plastiques", plus aisément déformables qu'on ne le croit souvent, et décrire quelles conditionnements influent sur leur structure.

Ce que je dis se résume modestement à ceci : que parmi ces conditionnements, il faut tenir compte de la fréquence des échanges, entre d'autres termes de leur flux. Que ce flux d'un côté dépend de la dispersion des populations en contact, et de l'autre pèse sur la vitesse d'intégration des innovations d'une part, et de l'autre tend à rationaliser, à long terme, les techniques grammaticales, c'est-à-dire à promouvoir les options analytiques.

Tentons pour conclure de donner une vue équilibrée de la situation générale. Je ne prétends aucunement que les traits communs des langues de l'Eurasie du Nord - celles du moins d'entre elles qui sont répandues sont une surface assez vaste pour distendre la fréquence des communications - soient tous le résultat d'une convergence. En réalité, j'ai même montré dans une publication qu'il existe de bonnes raisons traditionnelles, tenant à des singularités morphologiques communes, pour croire à la communauté ancienne de groupes de faits morpho-syntaxiques et d'une partie du lexique pour l'altaïque et dans une certaine mesure pour l'ouralien.

Mais cette communauté ancienne très probable ne diminue pas l'importance des faits structurels de convergence. Et il me semble au contraire que c'est la superposition des deux ordres de similitude, entre quoi se glissent des divergences à plusieurs niveaux, qui rend compte de l'étrange statut des langues de cette immense région.

François Jacquesson
CNRS
Laboratoire des Langues et Civilisatios de Traditon Orale (LACITO)
e-mail: jacquess@vjf.cnrs.fr